

Le contexte

La mention du sexe sera supprimée de la carte d'identité belge (mais pas son inscription dans le registre civil). Signe des temps, cette "catégorisation binaire" est effacée en de plus en plus de lieux. Est-ce une bonne chose ?

Faut-il effacer les

Oui

Sarah Sepulchre

Professeure à l'UCLouvain, autrice de *Dis, c'est quoi le genre ?* à la Renaissance du Livre



■ Cette mention n'était pas nécessaire sur les cartes d'identité. Plus fondamentalement, je pense d'ailleurs que l'on va vers un monde plus fluide, dans lequel même les adultes pourront évoluer dans leur identité de genre. Je m'en réjouis.

La mention du sexe sera supprimée des cartes d'identité. Est-ce une bonne nouvelle ?

Oui. Cette mention n'était pas nécessaire et pouvait heurter certaines personnes qui ne se reconnaissent pas dans de telles catégories. L'identité de genre est une donnée privée et sensible, à l'instar de la confession religieuse par exemple.

Peut-on affirmer ne faire partie d'aucune catégorie ? N'est-ce pas un déni du réel et de notre incarnation ? Notre corps ne participe-t-il vraiment en rien de ce que nous sommes ? Peut-on se déterminer totalement indépendamment de lui ?

Le souci aujourd'hui c'est que l'on ne sait pas très bien ce qui relève ou non du biologique. La manière dont on considère notre corps est culturelle, sociale et historiquement datée. La distinction que nous connaissons aujourd'hui entre le féminin et le masculin remonte au siècle des Lumières.

Mais, hors exceptions, notre corps est tout de même masculin ou féminin.

C'est plus complexe que cela, et les débats au sein de la communauté scientifique en sont le signe. Ce dont on est certain, c'est que des corps produisent des spermatozoïdes et d'autres des ovules. Mais si on regarde les organes génitaux par exemple, on observe que la frontière n'est pas aussi nette : par exemple, un certain nombre d'êtres humains naissent intersexués.

Dans quelles proportions ?

Des chiffres issus de l'OMS estiment de tels cas à 1 ou 2 %. Des chercheurs considèrent qu'il y en aurait davantage. Ce sont des estimations, de telles statistiques n'étant pas répertoriées partout. Par ailleurs, si on s'intéresse aux hormones et aux chromosomes, on voit qu'il y a de nombreuses déclinaisons et qu'on n'est pas purement homme ou purement femme, comme le XVII^e a voulu nous le faire croire, alors que le libéralisme et le capitalisme prenaient leur essor.

Quels liens établissez-vous entre le libéralisme, le capitalisme et le regard posé sur le corps ?

Tout concourt à maintenir le pouvoir en place. Celui-ci consacre les hommes virils, blancs, hétéros, souvent bourgeois et riches comme dominant le reste de la population grâce à des mécanismes de pouvoir dont la binarité fait partie. Cette binarité homme-femme permet en effet de structurer ce système de domination. Ce sont également ces mécanismes qui permettent de lier le fé-

minisme, l'écologie et l'anticapitalisme. À chaque fois, il s'agit de mettre à bas des dominations et des prédatrices de ressources (la planète, le travail, le corps des femmes) qui relèvent des mêmes logiques.

Ne pourrait-on pas aussi bien avancer l'inverse ? Ce sont des gouvernements libéraux qui promeuvent la lutte contre la binarité sexuelle ; or le capitalisme, pour prospérer, a besoin de prôner la fluidité. Il redoute que nous consentions à des limites, dont les limites corporelles...

Tous les mouvements sociaux ont été récupérés. Et le capitalisme a toujours su englober jusqu'aux critiques les plus sévères qui le visaient. Néanmoins, même si des récupérations sont possibles, je suis heureuse que le débat ait enfin lieu. Il permet d'améliorer les conditions de vie de nombreuses personnes qui souffrent des carcans actuels.

Si le corps ne détermine pas notre identité de genre, qu'est-ce qui la détermine ? Comment, avec quelles clés de discernement puis-je savoir qui je suis ?

J'ai presque envie de dire que ce n'est pas si important. Nous sommes dans un monde où nous ne cessons d'évoluer, où nous sommes encouragés à être flexibles (dans notre vie professionnelle par exemple). Nous devrions acquérir la compétence de réinventer les carcans, même anthropologiques, dans lesquels nous vivons.

Tout ce qui nous définit est-il un carcan ? Cela ne peut-il être une assise à partir de laquelle construire sa vie ?

L'être humain a besoin de carcans, et il y aura toujours une organisation sociale, mais on peut faire évoluer les choses. De plus, si je me rends compte que cela doit être difficile d'être un ado aujourd'hui – alors que l'on ne lui offre plus le confort de se définir soit homme soit femme – je me dis aussi qu'il était douloureux d'être un jeune homosexuel dans les années 1980 et qu'il est encore compliqué d'être un jeune trans aujourd'hui. Je suis heureuse que nous évoluions.

La fluidité de genre, c'est notre avenir commun ?

Oui, je pense que l'on va vers un monde plus fluide. Aujourd'hui, on se dit qu'un adulte mature sait qui il est, et que cela ne changera pas. Je pense que c'est un carcan trop lourd à porter pour certains. J'aime bien l'idée d'un monde où l'on peut aussi évoluer dans son identité de genre, ne pas rester cantonné à une catégorie. Osons nous réinventer, c'est une magnifique capacité.

Entretien : Bosco d'Otreppe



“Belle avancée ! Seulement, il reste à dégenrer le numéro de registre national ainsi qu'à supprimer l'enregistrement du sexe à l'état civil.”

L'association Genres pluriels
Sur sa page Facebook